

Le roi Arthur. Un mythe contemporain

Laurence Moal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3677>

DOI : 10.4000/abpo.3677

ISBN : 978-2-7535-6497-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2017

Pagination : 173-176

ISBN : 978-2-7535-6495-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Laurence Moal, « *Le roi Arthur. Un mythe contemporain* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 124-2 | 2017, mis en ligne le 17 juillet 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3677> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.3677>

intéressants. Les manuscrits religieux dominent très largement. Quelques belles bibles illustrées, dont celle de l'abbaye de Foucarmont réalisée sans doute au Mans dans la seconde moitié du XIII^e siècle, et des livres liturgiques comme le Bréviaire à l'usage de l'abbaye de Conches ou le missel de la cathédrale de Bayeux évoquent les possessions des institutions normandes. Cependant, l'ensemble le plus marquant reste celui des Livres d'heures qui attirèrent l'attention des collectionneurs et offrent un lot d'une très grande variété : des productions normandes ou du grand Ouest, parisiennes mais aussi flamandes ou même néerlandaises, provençales ou italiennes. On y découvre tous les stades de qualité qui correspondent bien aux fortunes inégales des gens capables de s'offrir de tels objets de piété. Un livre à l'usage de Coutances demeure bien modeste, à côté des réalisations brugeoises marquées par un caractère très commercial sans lien particulier avec un commanditaire mais décorées par des artistes dotés de beaucoup de métier. Par contre, on retiendra la très grande qualité d'un livre réalisé à Venise par Cristoforo Cortese vers 1425-1430 ou des Heures dites Dutuit produites dans un atelier parisien vers 1530-1540. Les manuscrits profanes, beaucoup moins nombreux, ne manquent pas d'intérêt avec les deux Coutumiers de Normandie du XIV^e siècle et surtout *Les Faicts et conquestes d'Alexandre le Grand*, magnifique manuscrit réalisé à Bruges pour la Librairie du duc de Bourgogne Philippe le Bon. Enfin, un document rare touche la Bretagne, *Le trépas de l'hermine regretée*, consacré aux funérailles d'Anne de Bretagne. Une section est consacrée aux dépeçages, pages arrachées et lettrines découpées. Cette pratique malheureuse s'est appliquée à de très beaux manuscrits, on peut citer des collections de lettrines italiennes mais surtout une crucifixion entourée de médailles évoquant la vie du Christ détachée du missel de l'évêque de Dol, Thomas James, commandé par ce dernier au plus grand enlumineur de Florence à la fin du XV^e siècle, Attavante degli Attavanti. Le manuscrit se trouve à la bibliothèque de Lyon, seule cette page est au musée du Havre. Ce Missel est un véritable chef-d'œuvre et la crucifixion en constitue sans doute la plus belle page, unissant aux traditions florentines les acquis des peintres flamands. Enfin, une dernière section rassemble quelques incunables pour lesquels on conserva la tradition de l'enluminure. On relèvera un splendide Boèce parisien et surtout un Livre d'heures, lui aussi parisien, décoré avec des estampes d'après Jean d'Ypres et trois gravures sur cuivre de Jean Pichore. Le catalogue se clôt sur un Xénophon imprimé par Henri II Estienne à Genève en 1581 et offert à Jacques VI d'Écosse, une véritable pièce de roi.

La présentation du livre est remarquable : ce catalogue est aussi un beau livre, à lire ou à consulter. Les chapitres, bien documentés, appuyés sur des notes solides, traitent clairement des problèmes et chacun est suivi par une série de notices présentant les documents exposés et où se développent nombre d'informations. Le tout clair, agréable, est aussi un plaisir pour les yeux, les reproductions des miniatures sont remarquables et surtout dans des dimensions suffisamment importantes pour être examinées de près et donner plus de relief au livre. Incontestablement les PUR offrent ici une très belle réussite de la recherche et de l'édition.

Daniel PICHOT

BLANC, William, *Le roi Arthur. Un mythe contemporain*, Arles, Libertalia, 2016, Préface de Jean-Clément Martin, 576 pages + cahier couleur 32 pages.

William Blanc, médiéviste mais aussi grand connaisseur de la *fantasy* et de la culture populaire américaine, nous livre une étude à la fois savante, passionnée et

passionnante avec plus de cent illustrations commentées sur ce qui apparaît comme le plus grand mythe de l'Occident médiéval.

L'auteur examine le mythe dans la longue durée en envisageant les différents récits comme une « construction sans cesse en chantier que chaque auteur transforme pour qu'elle corresponde à ses attentes et à celles de son public » (p. 14). Dans le chapitre 1, il réalise un rapide survol du Cycle médiéval du Graal, un sujet qui a déjà suscité d'excellents ouvrages, tant sur le plan littéraire qu'historique, dont un bon nombre de références figurent dans l'apparat critique. Il rappelle les premières mentions au IX^e siècle puis les récits dans la littérature orale et profane issue du monde celte au XII^e siècle, notamment celui de Geoffroi de Monmouth qui magnifie les réalisations des peuples bretons afin de plaire à un public lettré et noble. La légende est ensuite captée par la couronne anglaise dès la fin du XII^e siècle. Chrétien de Troyes est l'auteur des premiers ouvrages de fiction en langue vulgaire consacrés au roi Arthur. Ses romans de la Table ronde, à portée morale et philosophique, vont susciter un grand engouement dans les cours princières, engouement que la littérature en prose va contribuer à étendre au XIII^e siècle. Aux deux derniers siècles du Moyen Âge, le mythe arthurien se double d'un renouvellement des héros et des récits. La *Morte Darthur* de Thomas Malory connaît un grand succès et exercera une influence majeure sur les auteurs anglo-saxons lors de la redécouverte de la légende aux XIX^e et XX^e siècles.

La version contemporaine de la légende constitue en fait le cœur de l'ouvrage. Depuis la fin du XIX^e siècle, après une certaine éclipse aux siècles « rationalistes » (XVII^e-XVIII^e siècles), le Graal connaît un regain d'intérêt à la faveur du médiévalisme, image déformée et mythifiée du Moyen Âge avec notamment la redécouverte de Malory par Walter Scott. Le mythe s'accorde avec les périodes où triomphe l'image en Occident : le Moyen Âge, le romantisme et les XIX^e-XX^e siècles. Il se diffuse surtout par le biais de la culture anglo-saxonne, d'abord en Angleterre où le mythe sert à la fois l'affirmation du fait national et l'expansion coloniale. L'apparition des prémices du tourisme arthurien en Cornouaille favorise la réactivation de la légende dans une Angleterre victorienne où une nouvelle chevalerie se distingue. Les personnages arthuriens lui offrent alors des modèles qui permettent à l'aristocratie de se distinguer du reste de la population dont les revendications s'affirment. Cependant, après la guerre 14-18, durant laquelle le Moyen Âge est utilisé à des fins de propagande, le décalage entre idéalisation d'une guerre médiévale honorable et la boucherie des tranchées met à mal en Europe les représentations positives des chevaliers (p. 115). Et c'est aux États-Unis que perdure la légende. L'*arthuriana* populaire y est un genre engagé et influencé par les débats du temps. L'idéalisation chevaleresque s'y déploie en même temps que la démocratisation progressive de la légende arthurienne à travers les médias de masse. La légende fascine les Américains tout en les interrogeant quant à l'image qu'ils ont d'eux-mêmes (p. 87). Dans le chapitre 2 (« Mille et un yankees à la cour du roi Arthur »), l'auteur explique que le mythe s'est d'abord diffusé dans les régions esclavagistes du sud, au sein de l'aristocratie des planteurs influencée par les lectures de W. Scott. Il se popularise surtout grâce à Marc Twain et son livre intitulé *Un Yankee du Connecticut à la cour du roi Arthur*, paru en 1889. Comme chez la plupart des auteurs américains qui suivront, le mythe est un prisme pour critiquer l'Angleterre victorienne et présenter les États-Unis comme les seuls porteurs de la modernité industrielle et démocratique. Tout en se moquant des chevaliers, M. Twain exprime ses premiers doutes vis-à-vis du colonialisme (p. 85). Ensuite, comme dans les versions pour enfants du roman de Twain, le Moyen Âge de Camelot est un lieu d'apprentissage et les chevaliers arthuriens des modèles pour les jeunes enfants. Le chapitre 3 s'intéresse précisément à cet aspect éducatif et démocratique de la légende. Les livres illustrés qui adaptent le poème arthurien

de Tennyson ou le texte de Malory pour nourrir l'esprit républicain connaissent un immense succès. Le phénomène prend une nouvelle dimension avec la bande dessinée (*Prince Valiant* créé en 1937 par Harold Foster) et surtout le western. De manière très stimulante, l'auteur montre comment les héros captent l'idéal arthurien au profit de l'exceptionnalisme américain. Les films de chevalerie connaissent un grand succès au moment de la lutte contre le communisme et sont même relancés par le Nouveau Hollywood. Le chevalier arthurien luttant seul pour un idéal lumineux face aux ténèbres et à la barbarie est présent dans de nombreuses adaptations, comme *America and Americans* en 1966, *La Guerre des étoiles* en 1977 ou encore *Indiana Jones et la dernière croisade* (1989). Les années Kennedy, appelées d'ailleurs « the time of Camelot », occupent une place à part (chapitre 4) où le chevalier renvoie à l'image du citoyen-cowboy protecteur, notamment avec l'adaptation du cycle romanesque de Terence H. White.

Le chapitre 5 porte sur les débats autour de l'historicité de la légende en lien avec la question des droits des minorités celtes et de la définition de la nation britannique. Les celtomanes voient dans Arthur un roi « celtique » servant de figure identitaire pour leur résistance culturelle face au modèle dominant anglais. L'auteur distingue la place différenciée de la légende dans les mythologies nationalistes celtiques en construction ainsi que les réactions des auteurs anglais. La télévision et le cinéma s'emparent de cet Arthur « historique », par exemple la série *Arthur roi des Celtes* entre 1973 et 1977 associant le roi de Camelot à un contexte celtique comme les livres de Jean Markale qui connaissent un grand succès au même moment, ou *Le Roi Arthur* en 2004, un film qui s'appuie sur une nouvelle théorie émise depuis les années 1960. Arthur et le Graal sont aussi mobilisés contre le monde moderne et marchand (chapitre 6). L'imagerie de la chevalerie suscite même une réaction de rejet en réaction à sa mobilisation par les régimes autoritaires. En Grande-Bretagne notamment, *Sacré Graal!* (1975) des Monty Python, véritable « fête médiévale burlesque en costumes », apparaît comme l'apogée de la critique de l'*arthuriana* anglais et américain. Le chapitre 7 explore les liens entre la légende et la *fantasy* née en Grande Bretagne à la fin du XIX^e siècle. Elle permet notamment la valorisation nouvelle de la figure de Merlin. En effet, s'il apparaît dans *l'Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroi de Monmouth, il n'est pas un personnage central du mythe arthurien et fait l'objet d'un traitement plutôt ambigu. Sa vision ne devient vraiment positive qu'à l'époque contemporaine. Avec les hippies et notamment des groupes de rock « arthuriens » comme Led Zeppelin, il est une icône de l'écologie naissante. Il bénéficie aussi de l'affirmation de la *fantasy* qui se développe comme genre populaire majeur en même temps que l'*arthuriana* cinématographique, par exemple avec le succès d'*Excalibur* de John Boorman (1981). En explorant de nouvelles situations narratives à partir des schémas et des personnages médiévaux, elle redonne au merveilleux médiéval un nouveau souffle, surtout au début des années 2000 avec le triomphe mondial des adaptations du *Seigneur des anneaux* et d'*Harry Potter*. L'*arthuriana* contemporain renvoie aussi aux questions de genre dans le chapitre 8 qui traite des néosorcières et des femmes guerrières, en particulier de la revanche de Guenièvre et de Morgane, des figures revendiquées par les mouvements de la seconde vague féministe dans la plupart des pays industrialisés. Plus étoffé, le chapitre 9 analyse les liens entretenus entre les super-héros avec la légende de Camelot. Selon l'auteur, loin de se limiter à de simples emprunts passagers, ces aventures appartiennent au récit néoarthurien. Le chapitre 10 poursuit l'exploration de cette mondialisation ludique d'un roi Arthur « par et pour tous », en particulier avec l'accueil de personnages non européens, notamment dans les jeux de rôle (*Pendragon* de Greg Stafford, 1985) et l'univers du jeu qu'il soit vidéo, de rôle ou de plateau. Autant de genres

qui, à l'image des super-héros, achèvent la démocratisation de l'*arthuriana* en permettant à chacun d'interagir plus facilement avec le mythe.

La légende du Graal avait déjà suscité un nombre impressionnant d'études littéraires, philosophiques, historiques. Mais il n'en finit pas de fasciner comme en témoigne la tenue d'un colloque consacré à la série *Kaamelott* d'Alexandre Astier (*Kaamelott, la (re)lecture de l'histoire*, Paris-Sorbonne, 24-25 mars 2017). Les amateurs prendront plaisir à la lecture de cet ouvrage. On pourra peut-être penser que l'analyse du mythe arthurien dans la musique bretonne est menée de manière rapide, avec seulement une allusion à Alan Stivell. L'auteur explique qu'en Bretagne, la figure d'Arthur a toujours occupé un second rôle, y compris à l'époque des ducs. C'est oublier le prénom Arthur porté par trois d'entre eux. En 1187 surtout, la duchesse Constance, veuve de Geoffroy II, donne ce nom à son fils malgré l'ordre du roi d'Angleterre Henri II qui voulait lui imposer le sien. Mais cela n'enlève rien à la qualité du travail de W. Blanc dont l'intérêt est de mettre en lumière l'appropriation d'un mythe typiquement anglo-saxon par la culture populaire américaine qui a contribué à en faire un phénomène quasi planétaire. Comme l'écrit Jean-Clément Martin dans sa préface, ce livre propose un voyage sur les traces du roi Arthur « dans l'Amérique nostalgique, victorieuse et inquiète pour comprendre ce qui nous revient aujourd'hui. Et c'est sur ce point que le livre nous apporte le plus en nouant passé et présent » (p. 11). Une exploration qui permet une réflexion très intéressante sur le courant « médiévaliste ».

Laurence MOAL

JAHAN, Sébastien, *Les étrangers en Poitou au XVIII^e siècle. Traverser ou rester*, La Crèche, Geste éditions, 2016, 334 p.

Dans son parcours original d'historien hors des sentiers battus, Sébastien Jahan, après avoir observé les notaires ou les travailleurs de la forêt, s'interroge ici sur la présence des étrangers dans le Poitou du XVIII^e siècle. Le sujet est évidemment d'une immédiate actualité – au cœur de nombre de débats politiques contemporains – mais sa projection sous l'Ancien Régime n'en est pas seulement un reflet décalé, elle renvoie aussi à des discussions et des questionnements historiographiques parfois vifs et, en tout cas, fondamentaux pour qui cherche à définir la nature des sociétés d'Ancien Régime. Si l'historiographie a depuis longtemps mis en évidence les mobilités urbaines, elle s'interroge aujourd'hui abondamment sur les circulations larges ou locales, exceptionnelles ou banales, sur l'ouverture des campagnes ou l'enracinement des populations, sur l'impact ou les significations de ces mouvements sur les représentations que les peuples et les individus se font d'eux-mêmes et d'autrui, bref sur les cristallisations nationales et les sentiments d'identités collectives.

S. Jahan s'inscrit dans tous ces questionnements à partir d'un matériau d'archives très diversifié. Il utilise certes les sources classiques des registres paroissiaux, des correspondances officielles, des lettres de naturalité, des procédures de droit d'aubaine... mais il y ajoute les fruits parfois inattendus ou insoupçonnés de ses nombreux dépouillements d'archives et les trouvailles d'étudiants de maîtrise puis de master de l'université de Poitiers. Ce large éventail de sources permet de donner un peu plus de vie à ces hommes et ces femmes, de s'élever parfois au-dessus de leur passage fugace dans les sources pour suivre au plus près leurs cheminements.